

Concours National de la Résistance et de la Déportation

2025/2026

La fin de la Shoah et de l'univers concentrationnaire nazi. Survivre, témoigner, juger (1944-1948)

Brochure pédagogique en lien avec l'histoire locale
Service éducatif du Lieu de Mémoire au Chambon-sur-Lignon

Le Lieu de Mémoire est dédié à l'histoire du Plateau autour du Chambon-sur-Lignon pendant la Seconde Guerre mondiale. Sur ce territoire à cheval entre Haute-Loire et Ardèche, les habitants se sont engagés dans l'accueil et le sauvetage de nombreux réfugiés, notamment juifs.

Le Lieu de Mémoire permet notamment d'aborder la notion de « Justes » ainsi que la diversité des formes de résistance qui se sont développées pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dans le cadre du CNRD 2025/2026, le Service éducatif vous propose ce dossier. Il présente quelques pistes de réflexion pour travailler sur le sujet à partir d'exemples locaux.

A noter : L'exposition temporaire
*La fin de la Shoah : survivre,
témoigner, juger .*

Conçue par les équipes du Mémorial de la Shoah, elle sera présentée au Lieu de Mémoire de janvier à fin mai 2026, en écho à la thématique du CNRD



Premier camp national officiel des Eclaireurs Israélites de France, août 1945 - entre Tence et Le Chambon-sur-Lignon

© Collection Mémorial de la Shoah

Table des matières :

I/ Etude de cas : Jean-Marie Schoen, déporté « politique » survivant

A- Extraits du « Carnet bleu », journal de route écrit par Jean-Marie Schoen lors des marches d'évacuation du camp de concentration de Leipzig-Thekla / Avril-mai 1945. **p.3/4**

B- Lettre écrite à Jean-Marie Schoen par André Guyonnaud, arrêté en même temps que lui lors de la « Rafle des Rcohes » au Chambon en juin 1943 / Fin 1945. **p.5**

II/ Etude de cas : Janine Dreyfuss, déportée juive survivante

A- Photographie de Janine Dreyfuss en convalescence au Chambon-sur-Lignon / Eté 1945. **p.6**

B- Lettre de Janine Silberberg, née Dreyfus, décrivant son arrestation son internement à Drancy, sa déportation et sa libération / 6 juin 1945. **p.7 à 10**

C- Carte de la Croix-rouge annonçant le décès de la sœur de Janine / juillet 1946. **p.11**

III/ Changement de nom officiel de Michel Lucien Bloc

> Registre d'état civil : naissance de Michel Lucien Bloc et officialisation de la modification du nom patronymique en « Rodot » / Années d'occupation - 1949. **p.12**

IV/ Témoigner aux procès des dirigeants du camp de concentration de Ravensbrück : Dora Rivière

> Extrait de la déposition de Dora Rivière, déportée résistante, au procès de Fritz Suhren, commandant du camp, et Hans Pflaum, responsable de la main d'œuvre / février-mars 1950. **p.13 à 15**

V/ Août 1945, le premier camp officiel des Eclaireurs Israélites de France a lieu sur le Plateau

> Photographies du camp national des EIF et témoignage de Denise Siekiersky. **p.16 et 17**

I/ Etude de cas : Jean-Marie Schoen, déporté politique

A- Extraits du « Carnet bleu », avril-mai 1945

Leipzig le 13 avril 1945

Journal de route

Nous nous attendons à voir arriver les troupes alliées qui sont annoncées à l'ouest de Leipzig. Sur le coup de 16 heures on nous donne ordre de faire nos paquets et d'être prêt pour 17 heures.

Très rapide : 500 gr pain, boudin margarine + quelques pommes de terre. agitation assez grande. Coups de riflet fréquents. Finalement on a le temps suffisant. Attente dehors assis avec les paquets. Quelques bruits courent : on doit se rendre à la frontière Tchécoslovaque ; marcher 40 km dans la nuit. Trois remorques de camion sont chargées de pommes de terre, pains, affaires des S.L. etc. on ne demande ce qui se va donner. Il faudra probablement traîner tout cela à la main.

© LDM _ Mémorial de la Shoah/Coll. Henriette Schoen

Jean Marie Schoen est l'un des « étudiants » rafles à la maison des Roches au Chambon-sur-Lignon le 29 juin 1943. Il est ensuite interné à Moulins puis Compiègne et déporté à Buchenwald, camp de Leipzig-Thekla. Il écrit ses 580 km à pied en 27 jours dans un journal de route appelé « Carnet bleu ». Il y décrit notamment toute la période des marches d'évacuation du camp de Thekla, du 13 avril au 9 mai 1945.

Ce document permet de comprendre la fin de la guerre en Europe centrale et les grandes marches d'évacuation des camps, leur désordre et les conditions épouvantables (froid, pluie, crasse, scorbut, inquiétude, épuisement, saleté, informations sur la situation politique, attente de la fin de la guerre...)

Transcription de quelques extraits du carnet :

« Leipzig le 13 avril 1945

« Nous nous attendons à voir arriver les troupes alliées qui sont annoncées à l'ouest de Leipzig. Sur le coup de 16 heures on nous donne ordre de faire nos paquets et d'être prêts pour 19 heures.

Repas rapide : 500gr pain, boudin, margarine et quelques pommes de terre. Agitation assez grande. Coups de sifflets fréquents. Finalement on a le temps suffisant. Attente dehors assis avec les paquets. Quelques bruits courent : On doit se rendre à la frontière tchèque ; marcher 40 km dans la nuit. Trois remorques de camion sont chargées de pommes de terre, pains, affaires des SS, etc. on se demande ce que ça va donner. Il faudra probablement traîner tout cela à la main. (...) redoutant un peu l'épreuve de la nuit, et la suite des événements. Je me sens peut-être aussi un peu seul. Attendons ! (...)

Après une marche qui dure toute la nuit, étape à Würzen.

14 avril-13 heures. Après une pause de 1 à 2 heures nous reprenons la route pour 20 km.(...) Les voitures militaires passent en tous sens (...) On se dispute, certains ont failli ne pas avoir leur part. (...)

On rencontre beaucoup de prisonniers de guerre français et le bruit court que nous tendons de plus en plus à être encerclés ! La halte a lieu au bout d'une dizaine de km (...) On se couche fatigué ayant froid, craignant le vol et la suite de l'exode. Tout notre espoir est en ceux qui doivent être à 20km environ de nous ou alors à la faveur d'un désaccord entre nos gardiens.

(...)

20 avril - 10 heures. Nous sommes dans un patelin à l'est de l'Elbe et nous couchons depuis trois jours sur son terrain de foot. Mon moral est bon malgré les difficultés de toutes sortes. Heureusement, il ne pleut pas. Beaucoup de copains se sont évadés ; plusieurs sont morts, tués ou fusillés ; d'autres rattrapés ont été remis dans le camp. (...) rareté de l'eau. (...)

28 Avril 1945. Nous sommes à Reichenbach. La marche continue ; hier d'immenses convois de prisonniers de guerre nous ont dépassés. Pour le moment rien à manger. Nous allons probablement en Tchécoslovaquie. Aujourd'hui et hier pluie, nous sommes complètement humides. Toujours pas de moyen de se laver convenablement. Un peu d'eau sur la figure et les mains, c'est tout.

Lundi 30 avril 1945. Après une marche de 9 à 10 km pour la première fois depuis le départ on nous met au repos dans des hangars. La place est minime mais on est à l'abri. Il était temps que la marche cesse pour aujourd'hui. Je me traîne. (...) J'ai l'intérieur de la bouche malade (sorte d'aphtes) et ne peux que très péniblement mastiquer. Etat de crasse repoussant. Quand est ce que cette vie aura son terme ! Seigneur Dieu aide moi à passer ce sentier rocailleux. (...)

Les nouvelles sont bonnes. On a appris la mort d'Hitler et de Goebbels, la fin des hostilités sur le front d'Italie et la disparition dans le brouillard des têtes du parti nazi. Dönitz aurait pris le pouvoir et j'attends de jour en jour la fin de la guerre. Il faut que cela ne tarde pas car nous sommes de jour en jour plus épuisés. (...)

Libéré par les Russes le 9 mai 1945

Taplitz-Schoenau le 16 mai 1945

En cantonnement ici nous attendons d'être rapatriés. Cela ne va pas vite car l'endroit est embouteillé. »

B- Lettre d'André Guyonnaud à Jean-Marie Schoen, fin 1945

Montredon-Labessonnié ce 17

Mon cher ami

En revenant de chez mon frère, chez qui j'ai passé une quinzaine de jours, j'ai trouvé ta lettre du neuf courant. Il ne m'est pas possible de te dire toute la joie ressentie en apprenant par toi-même que tu étais vivant et de retour en France. Bénis soit dieu qui t'a si miraculeusement conservé à ma vieille affection car vois-tu, nous ne sommes guère à pouvoir fouler la terre de notre pays, à vivre ce rêve que nous caressions là-bas dans des instants de délire et que par instant, nous désespérions de voir se réaliser. Je suis très heureux aussi que tu te sois souvenu de mon adresse car malgré tous mes efforts, je ne suis jamais parvenu à retrouver la tienne. Je suis cependant très surpris que tu m'écrives de Paris. J'espère que tu n'y es que de passage, chez quelque ami et que tu as retrouvé ta famille et ton toit. Tu m'écriras longuement pour me donner tous ces détails et pour me raconter la suite des aventures que mon départ de Buchenwald m'empêche de connaître. A vrai dire je te croyais mort car Lobstein et tes autres camarades Alsaciens Perez et Bresson (je crois bien que c'est son nom) ne pouvaient me donner de tes nouvelles. Ces derniers étaient encore en vie le 5 avril, mais je ne sais ce qu'ils sont devenus pendant notre évacuation tragique de Dora, car c'est bien à Dora que j'étais. Heuzet est mort à l'hôpital de Ravensbrück quelques jours avant la dernière évacuation et Trocmé à Dora. Quant à Bonifas il est de retour et bien qu'il soit venu me voir (je n'étais pas là ce jour-là) je n'ai pas eu la chance de l'embrasser. Je crois que ses camarades de Compiègne sont tous morts. De notre Kommando « Kabelziehen » nous ne sommes que 4 vivants sur 95 français. Ceci, vois-tu se passe de commentaires.

J'espère avoir le plaisir de te voir ici, où je me repose encore quelques temps- écris-moi si tu viens.

En attendant si tu veux des nouvelles fraîches, va dans le 9^{ème} 22 rue de la tour d'Auvergne et demande Claudine David qui a passé quelques jours à Labessonnié ; elle te racontera et te montrera quelques photos.

Enfin je ne suis plus fiancé, j'ai appris cette nouvelle à Dora, épreuve bien dure dans une dure épreuve.

Allons, mon cher Jean-Marie, en espérant bientôt te lire ou te voir je t'embrasse de tout mon cœur, en te redisant toute ma joie de te savoir en vie.

Ton ami pour la vie

André

© LDM _ Mémorial de la Shoah/Coll. Henriette Schoen

André Guyonnaud a également été arrêté à la maison des Roches au Chambon en juin 1943. Cette lettre permet d'aborder la thématique de la camaraderie, de l'amitié forte entre ces hommes par leur communauté de destins, leur expérience de l'univers concentrationnaire.

On y ressent le souci de savoir ce que sont devenus les uns et les autres. La mise en place de réseau d'Anciens, qui deviendront les Associations de déportés est déjà en filigrane dans cette lettre. Elle exprime surtout la conscience d'être parmi les rares survivants en évoquant sans détour les morts et la réalité du système concentrationnaire et de ses résultats.

II/ Etude de cas : Janine Dreyfuss, déportée juive

A- Photographie, été 1945



© Mémorial de la Shoah/Don Jacques Silberberg - MCCIII_E_64

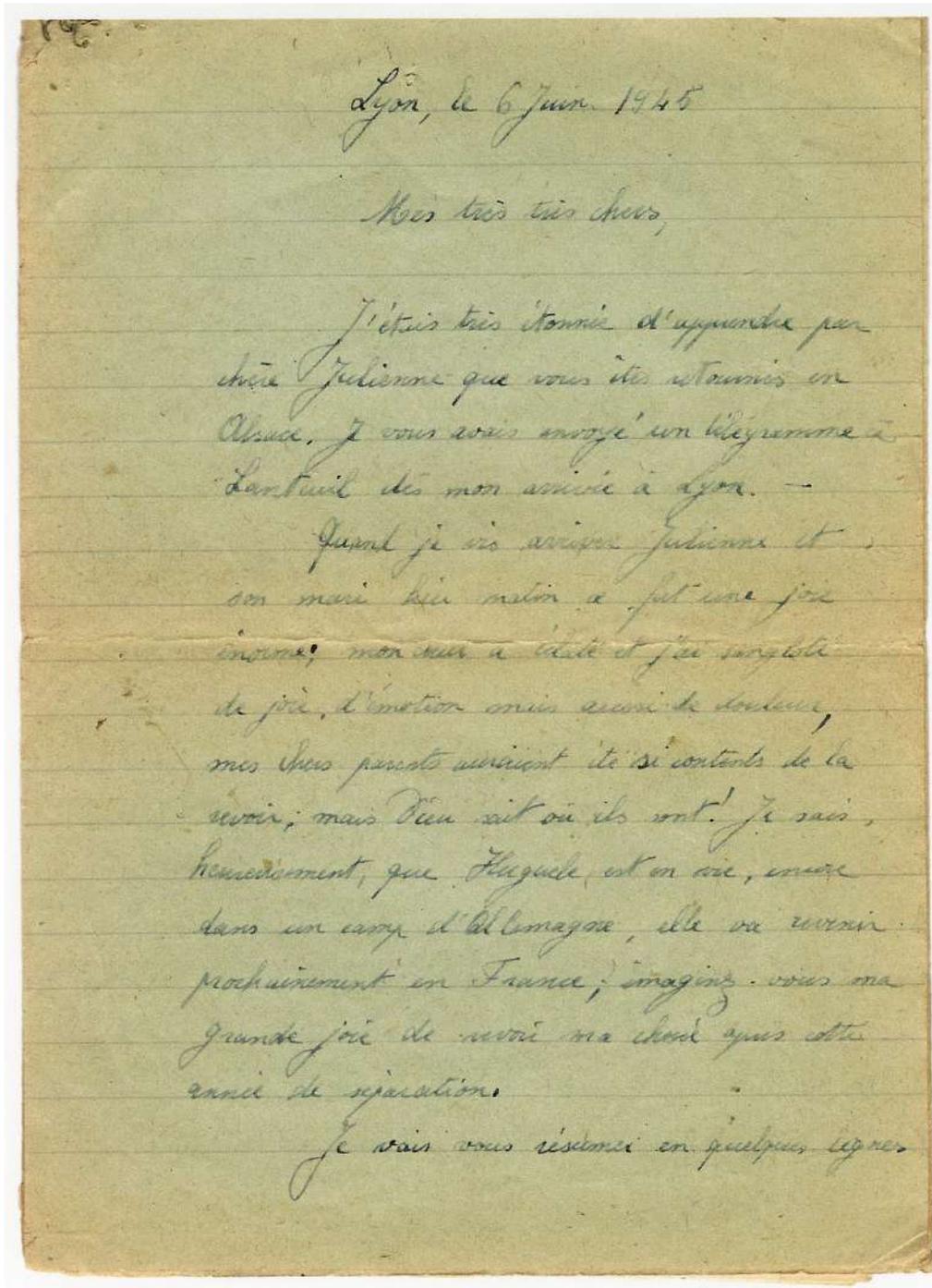
Janine Dreyfuss est née en 1925 à Strasbourg. Elle réside avec ses parents René et Georgette Dreyfuss à Montrond-les-Bains (Loire). Elle est sténodactylo. Elle est arrêtée à Montrond-les-Bains avec sa famille le 25 mai 1944, internée à la caserne de Grouchy, puis au camp de Drancy. Elle est déportée par le convoi 75 parti du camp de Drancy le 30 mai 1944, à destination du camp d'Auschwitz. Ses parents sont gazés à l'arrivée. Janine et sa sœur Huguette entrent dans le camp.

Janine est libérée en mai 1945. Elle est soignée un temps à l'hôpital de la Croix-Rousse à Lyon, puis séjourne brièvement en Alsace, chez des oncles et tantes. Elle rentre seule à Saint-Etienne. En juillet/août 1944, elle est en séjour de convalescence au Chambon-sur-Lignon, dans un hôtel avec d'autres jeunes rescapés, dont les Silberberg. Ce séjour est financé par l'association *American Jewish Joint Distribution Committee*, appelé plus couramment « Joint ».

La photographie est prise à cette période.

En juillet 1946, elle épouse David Silberberg avec lequel elle aura 4 enfants. Elle s'engage auprès d'associations et témoigne devant des scolaires. Elle est membre fondatrice et présidente d'honneur du Mémorial de la Résistance et de la Déportation de la Loire. Janine Silberberg est décédée en 2015.

B- Lettre de Janine Dreyfuss à ses oncles et tantes, juin 1945



© Mémorial de la Shoah/Don Jacques Silberberg - CMLXVII(39)-5

En juin 1945, très peu de temps après son retour de déportation (et donc avant son séjour au Chambon), Janine Silberberg envoie une lettre de plusieurs pages à ses oncles et tantes habitant en Alsace. Elle y décrit son arrestation, son internement à Drancy, sa déportation et sa libération ainsi que ses souffrances, ses tristesses et ses espoirs, notamment concernant le retour de sa sœur Huguette

Ce courrier est retranscrit dans les pages suivantes.

Lyon, le 6 Juin 1945,

Mes tres tres chers,

J'étais très étonnée d'apprendre par chère Julienne que vous êtes retournés en Alsace. Je vous avais envoyé un télégramme à Lanteuil dès mon arrivée à Lyon.

Quand je vis arriver Julienne et son mari hier matin ce fut une joie énorme , mon coeur a éclaté et j'ai sangloté de joie, d'émotion mais aussi de douleur, mes chers parents auraient été si contents de la revoir, mais Dieu sait où ils sont! Je sais ,heureusement, que Huguette est en vie, encore dans un camp d'Allemagne, elle va revenir prochainement en France; imaginez vous ma grande joie de revoir ma chérie après cette année de séparation.

Je vais vous résumer en quelques lignes ce qui s'est passé depuis l'année dernière.

Le 25 Mai, l'endemain de l'anniversaire de cher papa, à 5h1/2 du matin, on frappe à la porte de l'appartement. On ouvre, 5 ou 6 hommes rentrent, nous demande nos papiers et nous dise de faire nos paquets. Je restais pétrifiée sur place, je croyais que Papa allait se sentir mal, mais il fut très courageux et aida même à faire les bagages.

Nous partîmes de Montrond pour la prison de Saint-Etienne où nous passâmes la nuit sur des paillasses par terre. Le 26 Mai, on nous emmena à Drancy d'où je vous ai envoyé une lettre.

Nous sommes restés à Drancy jusqu'au 27 du même mois. Ce jour là on nous fit lever de très bonne heure et on nous transporta par car à la gare dans des wagons de bestiaux. Nous fûmes 60, hommes et femmes, dans ce wagon par une chaleur torride, à peine la place pour s'asseoir. Là, le martyr a commencé. Le voyage fut terrible; trois jours et trois nuits, sans boire, sans soins d'hygiène.

C'est ainsi que le 2 Juin nous débarquâmes à la gare de Birkenau, près d'Auchwitz, en Haute Silésie. Il était environ sept heures du matin. Birkenau, l'enfer sur terre! Nous en eûmes l'expérience tout de suite. Des hommes en habits rayés envahissent le wagon et nous firent descendre sans nos valises. Sur le quai gisaient péle-mêle des sacs de voyage, des photos, des clés, du pain, etc... Nous ne gardions que nos sacs à mains. A la descente du train, nous fûmes saisis par une fumée acre, plus tard, nous apprîmes d'où elle venait (le camp était entouré de 6 crématoires). Le camp était tout proche , nous apercevions des formes humaines maniant la pelle, c'était des femmes sans cheveux (on rasait tous les arrivants) avec des loques comme robes. Je revois cette scène comme si c'était hier.

Les Boches commencèrent par séparer les hommes et les femmes: papa dut donc nous quitter, l'adieu fut terrible, je ne saurais le décrire, mes parents étaient plus courageux que nous et s'embrassèrent peut-être pour la dernière fois, hélas. Nous trois continuâmes à avancer sur le quai; là un officier traita les femmes, les unes à droite, les autres à gauche, maman fut mise à gauche, Huguette et moi à droite.

Pauvre petite maman, qu'est-elle devenue par la suite? Je ne l'ai pas appris mais malheureusement je m'en doute.

Les 200 femmes sur 1200 qui furent mises de notre côté rentrèrent dans le camp. Je pus faire pour la dernière fois un petit signe à papa.

On entra dans un grand bâtiment où nous fûmes inscrits par lettres alphabétiques; nous reçûmes un numéro individuel qui fut incrusté sur le bras.

Après, une jeune fille nous fit enlever nos vêtements et tout ce que nous possédions encore. Nous passâmes toutes nues devant un Allemand qui nous prit nos bijoux. Nous n'avions plus rien. On ne consentait même pas à nous remettre nos photos. Ensuite ce fut les douches, qui durèrent quelques instants, on nous fit sortir dans une grande salle cimentée où nous séchâmes aux courants d'air. Nous restions là, jusqu'à la nuit, grelottant de froid et naturellement sans manger. Vers neuf heures, on nous inscrit encore une fois et ils nous donnèrent des haillons a mettre sur le dos, des chaussures trop grandes ou trop petites, ou une chaussure avec talon et l'autre sans. Apres avoir habillé les 200 femmes une "ancienne" nous escorta jusqu'aux baraques, c'étaient des longs bâtiments en pierre et très bas. Ce fut terrible là dedans, il faisait sombre et l'on entendait la respiration lourde des gens qui dormaient, vaincus par la fatigue. Toujours dans les ténèbres on nous fit monter dans différents lits en bois à 3 étages où étaient déjà couchées d'autres femmes; je m'e faufilai entre elles, mes chaussures sous la tête, sans me déstabiliser, Huguette coucha dans un autre lit. Je m'endormis malgré moi jusqu'au moment ou une voix de femme cria "Aufstehn", ce fut encore dans l'obscurité que nous nous levâmes en vitesse. Des femmes furent désignées pour la corvée du café. Nous sûmes bientôt nous même ce qu'était cette corvée de café, détestable liquide noirâtre dont on nous gratifiait comme petit déjeuner. Oui, nous apprîmes ce que c'était de rester là, une heure durant pour le moins, avant que les cuisines ne s'ouvrent, sous la pluie torrentielle, les pieds trempés dans la boue, souvent sans chaussures. Plus d'une d'entre nous attrapa la bronchite, congestion pulmonaire ou pneumonie ,dont elles ne guériront pas. Nous portions de grandes cuves de 50 litres de ce café bouillant à quatre, sur un chemin crevassé et plein de boue, une « Stubova » derrière nous avec une lanière de cuir pour nous frapper à tour de bras quand l'envie lui prenait de se divertir.

A quatre heures du matin, « Appel », tout le monde fut chassé hors du Block à coups de bâtons et obligé de s'aligner par rangs de cinq dans la cour, afin de pouvoir nous compter. C'est en rangs qu'on nous distribua le café; une gamelle pour cinq; nous nous lavions la figure et les mains avec. Pendant des heures nous restions ainsi, debout, grelottants de froids, nous serrant les unes contre les autres, sans parler et sans bouger. A sept heures une femme arienne, de l'Arbeits kommando vint nous chercher pour le travail. Nous n'avions rien mangé depuis la veille au matin. Le martyr de la journée continua. Le travail fut très dur, terrassement, corvées de toutes sortes, les chiens derrière nous et les Aufshrin boches avec des bâtons ou des lanières en cuir avec lesquels elles nous frappaient. Nous travaillions ainsi jusqu'à

midi sous la pluie ou sous le grand soleil; le corps trempé par l'averse ou par la sueur. A midi bataille pour la soupe, nous étions obligés de nous mettre en file, les uns derrière les autres, poussés de tous les côtés par les Chefs de Baraque, (des juives mais pire que les boches) nous touchions après une heure d'attente, une gamelle de soupe infecte pour cinq personnes, sans cuillère pour manger. Les premiers jours nous ne la mangions guère, mais par la suite la faim fut trop grande et nous n'avions rien d'autre pour manger, défense de rentrer dans le block, nous mangions dehors, assises dans la boue. A peine avions nous terminé qu'on vint nous rechercher pour le travail, jusqu'à 7 heures du soir. Ce fut l'appel qui dura encore 2 heures, souvent trois heures sans parler ni bouger, toujours en rangs de cinq on nous distribuait un petit morceau de pain et un bout de margarine, avec interdiction absolue de le manger avant la fin de l'appel. Tous les jours se ressemblaient, on vivait dans une atmosphère terrible, nous apercevions de partout les fours crématoires qui brûlaient nuits et jours. Nous sentions la viande brûlée. Après 3 semaines des cas de scarlatine éclatèrent, nous fûmes consignées à l'intérieur du Block, accroupies toute la journée sur les lits à 10 ou 12 personnes. Pour aller aux W.C, c'était une autre affaire, il fallait y aller par groupe de 20 femmes, une seule n'avait pas le droit de sortir, la porte était gardée par une forte polonaise qui obéissait à la consigne. Nous restâmes ainsi 2 mois, ayant presque tous les jours des contrôles médicaux (quelle ironie!) alors on nous faisait toutes sortir, nous mettre nues et attendre une ou deux heures avant de passer devant une infirmière qui nous regardait la gorge! Beaucoup de nos camarades rentrèrent à l'hôpital et n'en sortirent plus faute de soins ou ayant passé à une sélection. C'est à ce moment que Huguette eu un peu de température, elle rentra aussi à l'Hôpital mais en ressorti 2 jours après; malheureusement on la mis dans une autre baraque dans le camp de travail B. Elle travailla alors dans une « Neben..? » son travail consistait à tresser des bandes de tissus goudronnées, il fallait faire un certain métrage si l'on ne voulait pas recevoir des coups de bâton par le Capo. Je ne puis voir ma sœur que de temps en temps, puisque j'étais consignée et qu'elle travaillait. La pauvre chérie était très courageuse et quand nous pouvions nous voir c'était notre plus grande joie, nous ne vivions que dans l'attente de cette minute.

Quand notre block fut déconsigné on nous mit dans différents Kommandos. J'eus la chance ainsi que ma meilleure amie de tomber dans un bon Kommando. Je dis bon en le comparant aux autres. Tous les jours nous faisons 2 Km pour nous rendre au lieu de travail qui était dans le camp des hommes. Le Kommando s'appelait le « Canada » parce qu'on y trouvait de tout. Les bagages des personnes qui arrivaient étaient entassés dans la cour, les hommes les ouvraient et les triaient et apportait dans les baraquas où nous étions, le linge, les vêtements, la literie, etc, que nous mettions en paquets de dix ou de vingt par catégorie. Ces paquets partaient en direction de l'Allemagne. Nous déchirions et abimions le plus possible. Les plus belles serviettes de table remplaçaient le papier hygiénique, que c'était terrible à voir, nous déchirions de belles nappes pour faire des chiffons. Nous marchions sur le pain, le

lard, le sucre, etc; tout s'abîmait et défense absolue d'emporter quoi que ce soit au camp où les femmes mouraient de faim. Avant de rentrer du travail, nous passions à la fouille, mais malgré cela on arrivait de temps à autre à passer un peu de lingerie ou du pain. Je vendais le linge dans le camp contre du pain ou du miel ou du sucre que je donnais à Huguette. Mais vers fin Août il n'y eut plus de transports, donc plus de travail pour nous; on nous changea encore de K., cette fois ce fut le « Strassebau »; nous faisons des routes, aplaniissions des terrains, les pieds dans la boue, avec des chaussures trouées, la robe trempée par la pluie et que l'on remettaît mouillée le lendemain matin. Pendant deux mois nous étions constamment dehors, travaillant comme des forçats, la majorité avait les pieds gelés, ce fut mon cas et j'en ai souffert beaucoup, j'en souffre encore souvent.

Le 30 Octobre nous partîmes en transport, nous étions environ 1200 dans mon convoi. Avant de nous mettre en wagons, nous fûmes complètes et recomplètes au moins 50 fois. Nous passâmes toute la nuit dehors à attendre les douches. On nous changea de vêtements, on nous pris les nôtres pour nous donner de plus misérables encore; les grandes femmes reçurent des robes courtes, et les petites des longues. Nous n'avions plus rien de civilisé, avec nos crânes nus, nos visages déjà maigres, après cinq mois de martyrs. Nous étions contentes de quitter cet enfer, bien que nous ne sachions guère ce qui nous attendait, mais cela ne pouvait jamais être pire. Je ne revis plus Huguette. Nous fûmes de nouveau 60 dans un wagon, avec pour tout bagage, un pain, une margarine, un morceau de saucisson. Le voyage dura trois jours, interrompu très souvent par des alertes; les soldats descendaient du train et nous enfermaient complètement dans les wagons. Nous avions très faim et avons beaucoup souffert du froid. De la gare où nous descendîmes nous avions encore loin à marcher. Jusqu'au camp il y avait 7 Km; nous avons..... épuisé par ce grand voyage. Les S.S. trouvèrent sans doute que nous n'étions pas fatiguées car ils nous laissèrent de 7 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir sur une grande place non abritée, nous grelottions de froid et nous avions très faim; vers le soir on nous emmena, et, grande désillusion, on nous fit entrer sous d'immenses tentes où nous couchions sur la paille. Quand il pleuvait, l'eau traversait et nous étions trempées jusqu'aux os. Le Waschraum était dans la cour, l'eau gelait presque en coulant du robinet; en plein hiver nous nous lavions toutes nues dehors; il fallait se laver tous les jours si l'on ne voulait pas attraper de poux. Malgré cela, nous ne pûmes les éviter et un mois plus tard nous en étions pleines. Les poux c'étaient notre hantise, on se grattait toute la journée, ils nous empêchaient de dormir la nuit. Des épidémies de typhus éclatèrent bientôt, beaucoup de nos camarades en moururent. En février 45, 500 femmes furent choisis pour travailler en usine près de Leipzig, je fus de celles-ci. Nous refîmes donc le chemin de la gare où ils venaient nous emmener; nous pensions être libérées en route. Huit jours de souffrance se passèrent avant d'arriver à Theresienstadt en Tchécoslovaquie. Nous étions mangées par la vermine; des femmes mouraient de la faim et du typhus. Des camarades étaient assises pendant 6 jours à côté des morts dans le wagon; les malades hurlaient; enfin à la descente du

train personne ne pouvait plus marcher,nous étions tous à moitié mortes.Les tchèques furent très bon pour nous;ils nous désinfectèrent et nous changèrent de robes,puis ils nous mirent dans de belles chambrettes,par dix.Seulement la réaction se fit,des centaines moururent en quelques semaines,tous les jours on emmena d'autre à l'Hôpital.Beaucoup de mes amies y passèrent et moururent. Mon amie tomba gravement malade aussi,on craignait le typhus;elle est restée plus d'un mois malade avec 40° de fièvre,sans manger.Elle maigrit terriblement;elle ne reçut presque aucun soin des médecins.Heureusement elle est guérie maintenant .

Les Russes prirent la ville le 8 Mai 1945.Les S.S. furent assassinés.Nous vivions dans le bonheur de la liberté presque retrouvée.Quelle allégresse dans les rues du ghetto,les juifs s'embrassaient, les jeunes filles chantaient dans les rues.La ville s'anima,des prisonniers de guerre passèrent.Le 31 Mai,la Croix Rouge américaine vint nous chercher.Nous fîmes 200 Km en camion jusqu'à Pilsen,toujours en Tchécoslovaquie.Nous mangions bien,nous étions heureuses d'avoir enfin échappées au mauvais sort.Le 4 Juin 1945 ,nous primes l'avion jusqu'à Lyon où nous nous sommes actuellement.Pour l'instant nous sommes encore en quarantaine,mais Mardi, ce sera la liberté complète.Les souffrances passées j'aimerais volontiers les oublier si j'avais le bonheur de retrouver mes chers parents;si cette joie ne m'est plus réservée je les vengerais.J'attends tous les jours ma petite soeur,elle doit encore être en Allemagne.

(...)

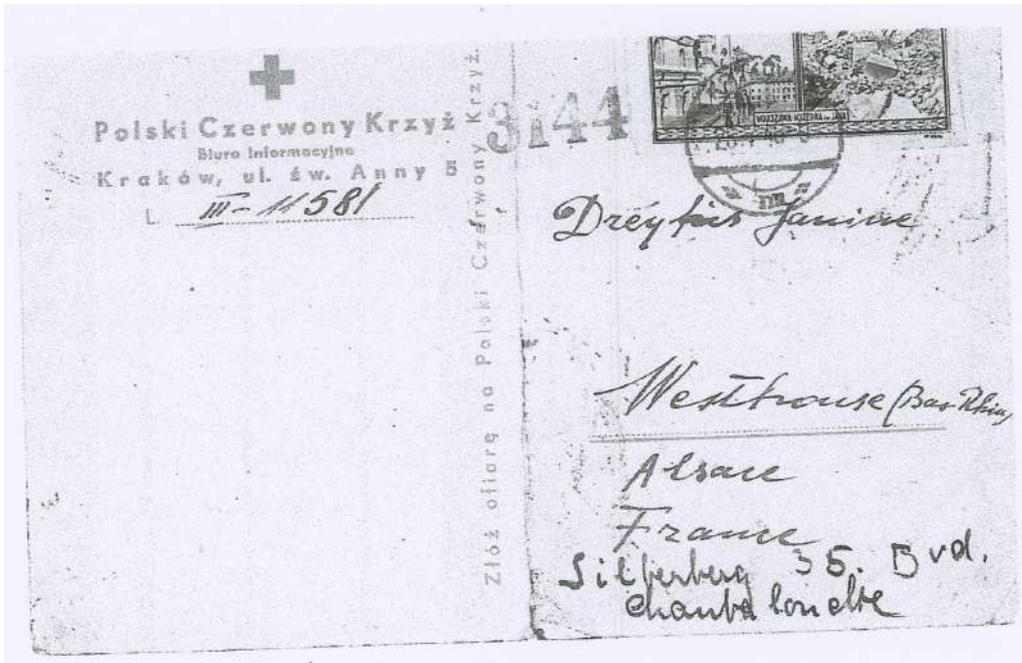
Chers oncle et tante je me réjouis de vous revoir ainsi que ma belle cousine dont j'ai vu la photo.Vous plaisez vous à Westhouse?Paulette ne s'ennuie-t-elle pas trop?

En lisant cette lettre ,vous pourrez peut-être vous faire une idée de nos souffrances.C'est vraiment un miracle que je m'en suis tirée.Je n'arrive pas à croire que je suis en France et libre après avoir passé un an derrière les barbelés.Beaucoup malheureusement ne reverront plus jamais leur cher pays ni les leurs.Des familles entières sont parties,personne n'est revenue.En ayant souffert et vu tant d'horribles choses,comment ne pas exiger le châtiment de nos bourreaux.Ils ont tué tant de petits innocents.Il faut qu'ils expient!

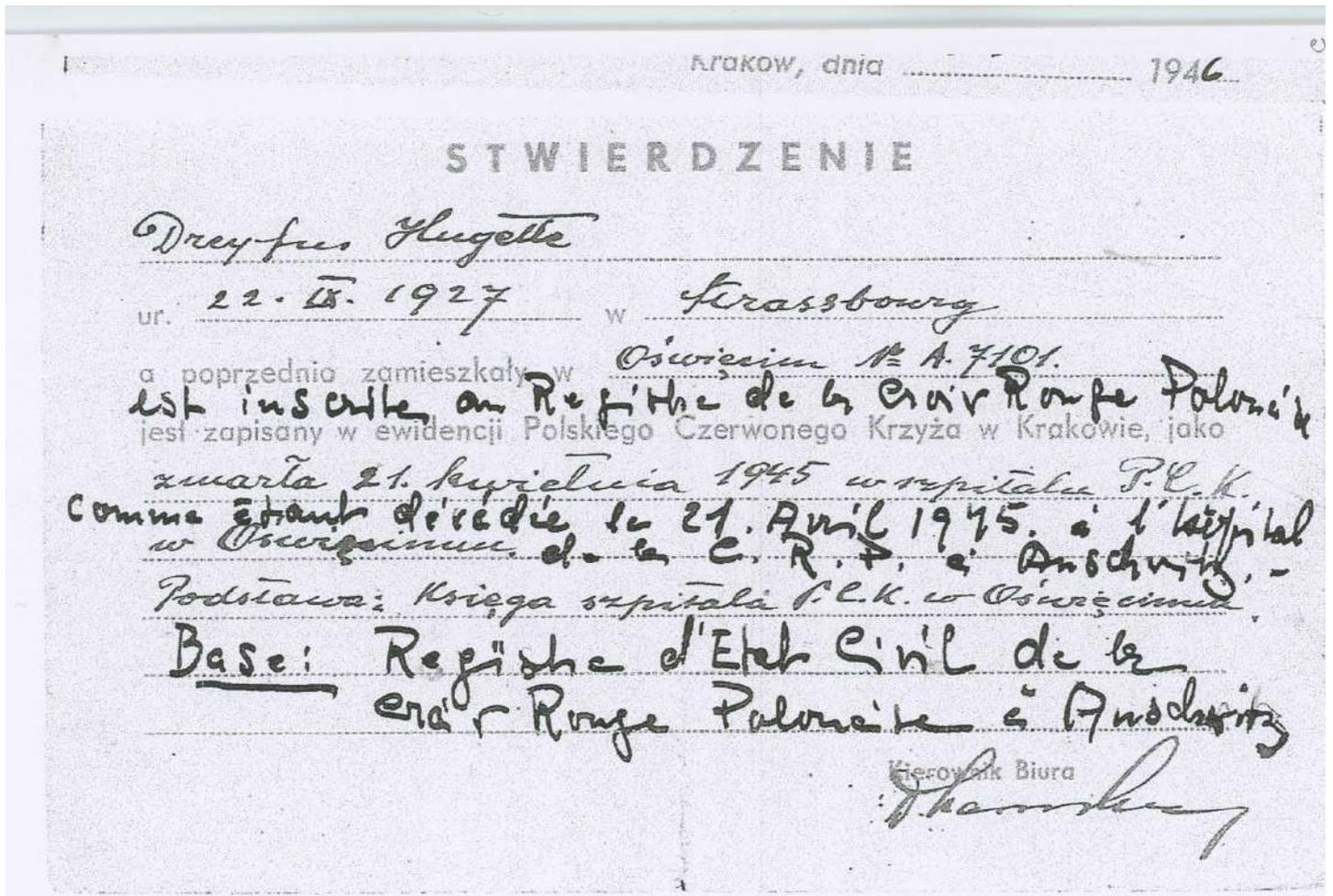
Mes bien chers,dans l'attente d'une très longue lettre de votre part;je vous embrasse très tendrement,une rescapée.

Janine

C- Carte de la Croix-Rouge, juillet 1946

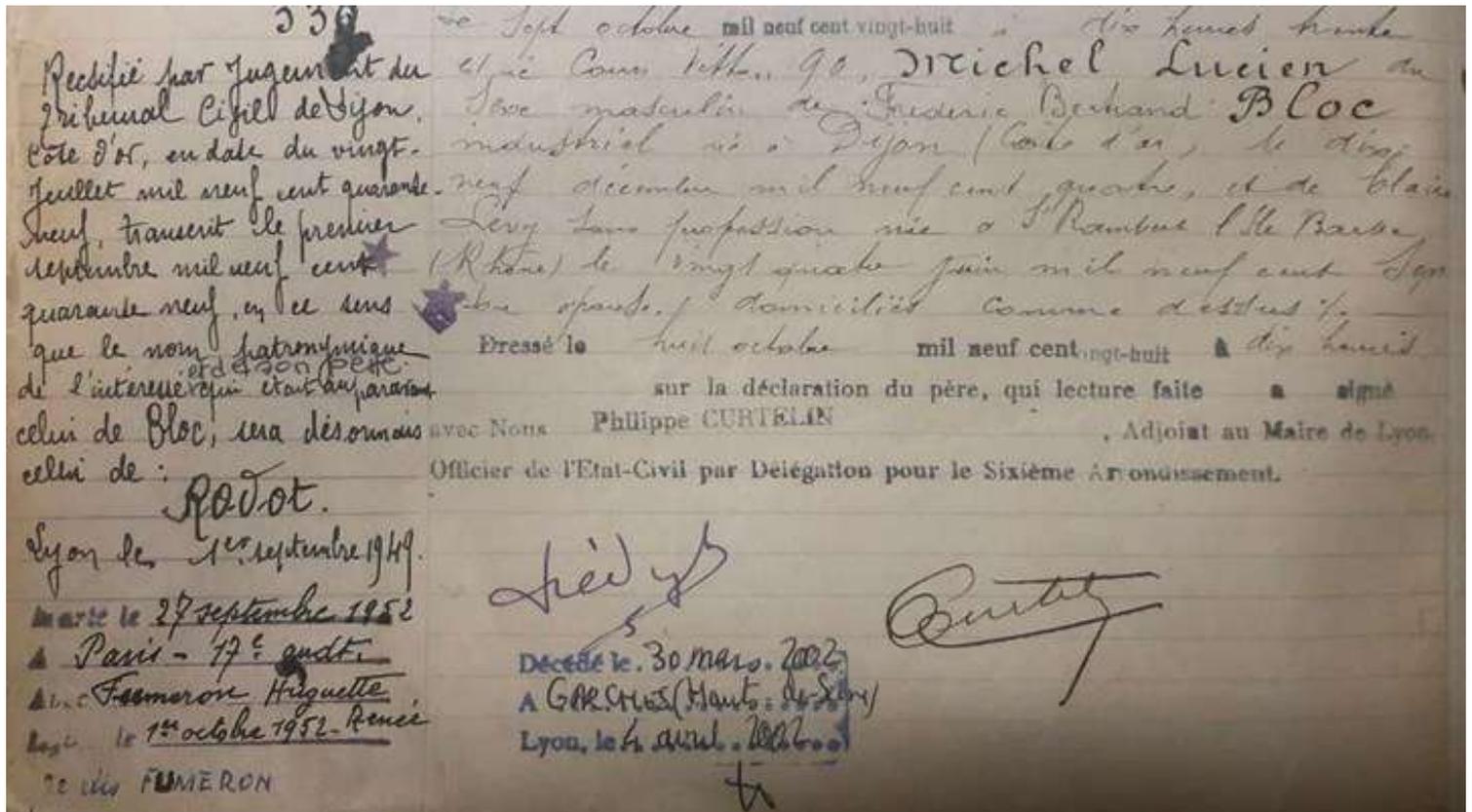


© Mémorial de la Shoah/Don Jacques Silberberg - CMLXVII(39)-5



Cette carte reçue par Janine Silberberg à l'été 1946 lui apprend le décès de sa sœur Huguette en avril 1945 à l'hôpital du camp d'Auschwitz libéré. Il aura fallu plus d'un an pour que l'information lui parvienne.

III/ Changer de nom : de la clandestinité à la légalité



© LDM _ Mémorial de la Shoah/Coll. Francois Rodot - LDM_006_A

Acte de naissance de Michel Lucien Bloc. Dans la colonne de gauche, l'état civil enregistre en 1949 son changement de nom patronymique, reconnu par jugement du tribunal de Lyon.

Michel Lucien prend définitivement le nom de Rodot, le « faux nom » utilisé par sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale pour se cacher. Son père, Frédéric « Rodot », faisait notamment partie des FFI-AS du côté de l'Ardèche (parachutages à Devesset du 12 juin au 15 août 1944).

IV/ Témoigner au procès du camp de Ravensbrück : Dora Rivière

Extrait de la déposition de Dora Rivière au procès des deux dirigeants du camp de concentration de Ravensbrück : Fritz Suhren, commandant du camp, et Hans Pflaum, responsable de la main d'œuvre.

Le procès s'est tenu en Allemagne, en février/mars 1950

Source : Archives diplomatiques de la Courneuve. Côte 1AJ6341

Dora Rivière, née en 1895, est l'une des premières femmes médecin en France. Dès 1940, elle entre en résistance entre St Etienne et Le Chambon-sur-Lignon. Elle participe notamment à l'accueil et au sauvetage des réfugiés. Arrêtée en 1943, déportée au camp de Ravensbrück puis à Mathausen, elle essaie de soigner les autres prisonniers. Libérée en avril 1945, elle rentre à St Etienne. Décédée en 1983, elle reçoit le titre de « Juste parmi les nations » en 2012.

Le Pt.
31^e témoin

Le Tribunal vous remercie, vous pouvez vous retirer. Huissier, faites entrer le témoin suivant, Mme Dora RIVIERE. (Dr), 54 ans demeurant à St Etienne. Cours St Etienne, coûts 15 15 15 15 15

Le témoin décline son identité et prête serment.

Mme RIVIERE

Je suis arrivée à RAVENSBRUCK avec les 27.000 les premiers jours de Février. J'ai travaillé comme médecin ophtamologue au revier du camp de RAVENSBRUCK à partir de fin mars, jusqu'aux derniers jours de Janvier 1945. J'ai été désignée pour m'occuper du revier au Jungenschutzlager. De RAVENSBRUCK même, je ne dirai pas grand chose, car tout a été dit, je crois. Je voudrais cependant signaler un fait. A partir de l'automne 1944, une chambre à gaz a été aménagée dans le camp, et nous avons vu construire une 2ème cheminée. A partir de ce moment là, l'atmosphère du camp pour les gens du revier a changée. C'était devenu épouvantage, c'était devenu le camp d'extermination. A ce moment là, en effet, les sélections étaient opérées dans les blocks de malades. On a commencé au block 10, où il y avait des tuberculeux. On a choisi les malades qui ne pouvaient soi-disant pas guérir. Ces sélections étaient faites, ordonnées par les médecins allemands, mais toutes, infirmières et médecins prisonnières, avons eu l'impression, la conviction que ces médecins allemands ont fait ces sélections contraints et forcés, par quelqu'un qui était au-dessus d'eux. D'ailleurs, un médecin dont je ne sais plus le nom a refusé de faire ces

.../...

sélections et a quitté le camp. Nous ne l'avons plus jamais re-
vu.

Le Pt.

Est-ce qu'il ne s'appelait pas ORENTI?

Mme RIV.

Oui, peut-être, c'est son nom. Il était grand et blond. Je me
demande si on ne pourrait pas poser la question à l'inculpé :
qui ordonnait les sélections.

Les derniers jours de janvier, je ne peux pas préciser le quan-
tité, mais je crois que c'est après l'évacuation du camp
d'AUSCHWITZ, en Janvier 1945, on a désigné une autre femme méde-
cin en même temps que moi pour le revier du Jungenslager. Elle
revenait d'AUSCHWITZ, où elle était médecin. J'aimerais préci-
ser les conditions dans lesquelles j'ai quitté RAVENSBRUCK
pour aller au Jungenslager. Un matin, au cours de la consulta-
tion, le Dr. TREITE m'a fait appeler et m'a dit que j'étais dési-
gnée pour prendre la direction du revier du Jungenslager. Com-
me je suis médecin spécialiste pour les yeux, j'avoue que
cette responsabilité du camp m'affolait un peu. J'aurais pré-
féré évidemment partir en kommando, au lieu de prendre une char-
ge que je n'étais pas capable d'assurer. Mais le Dr. TREITE -
et il était de bonne foi j'en suis absolument certaine - m'a
dit que le Jungenslager était un camp préparé pour les malades.
Il m'a assuré que ce serait un revier de tout repos, et qu'il
y aurait peu de malades. La vie du camp devait être différente,
moins d'appels et peut-être plus aucun appel. Il disait d'ail-
leurs qu'en cas de difficultés, je n'aurais qu'à lui télépho-
ner, et il viendrait faire une contre-visite.

Je dois aussi mentionner que j'avais reçu un gros colis de mé-
dicaments de la Croix-Rouge Internationale. Il contenait du
calcium et encore aussi du charbon. Avant de partir de RAVENS-
bruck, j'ai dit au Dr. TREITE que je trouvais juste d'emporter
pour l'infirmerie du Jungenslager ce qui m'était adressé, et
dont je pouvais disposer. Ceci me fut accordé.

Jungenslager!

Le Jungenslager était le camp des jeunes, et le Dr. TREITE cre-
yait que l'infirmerie du Jungenslager était restée aménagée.
Il croyait qu'en arrivant là-bas, nous trouverions des lits, et
toute une installation pour recevoir les Malades. Malheureuse-
ment, tout avait été déménagé, et nous nous sommes trouvées de-
vant une maison absolument vide, la femme médecin polonaise,
deux infirmière et moi-même. Nous avons fini par récupérer des
lits, installer le revier, comme nous avons pu. L'installation
était à peine finie qu'à notre épouvante, nous avons vu arri-
ver un nombre de malades considérable. Contrairement à ce qu'on
avait cru, la vie du Jungenslager est devenu quelque chose
impossible à décrire. RAVENSBRUCK paraissait être le paradis à
côté. Les femmes n'avaient plus de tricots; elles portaient seu-
lement une chemise et leur robe de coton. Elles avaient les pieds
nus, et il y eut 2 appels par jour, au lieu d'un. Le matin, il
y avait un appel de plusieurs heures, et l'après-midi on recom-
mençait. La nourriture était rationnée, on avait droit à la
moitié de ce qu'on avait à RAVENSBRUCK. L'hiver 1945 a été
très rigoureux, les conduites d'eau ont gelé et nous n'avions
plus une goutte d'eau pour le soin des malades. Mais pour toutes
ces femmes qui étaient vieilles, moins solides et qui suppor-
taient ces fatigues des appels, et ce manque de nourriture,
le revier paraissait être l'endroit de rêve, où l'on pourrait

être soulagé; elles arrivaient en nombre affolant. Nous avons reçu des femmes qui avaient des diarrhées que l'on ne pouvait arrêter par le charbon. Les water étaient bouchés, nous n'avions pas d'eau. Les malades mourraient. Le matin, nous trouvions des cadavres dans les chambres qui étaient couchés dans les bras de femmes qui n'avaient pas l'air mieux. Nous n'arrivions pas à dégager les cadavres pour faire de la place pour les autres.

*Je suis
Jungenslager*

Dans cette atmosphère effrayante, nous avons eu la visite, un dimanche matin, du Cdt. du camp, accompagné d'une aufscherin blonde et très élégante. Ils vinrent tous les deux visiter le revier du Jungenslager. La visite fut rapide. Je ne parle pas allemand, j'ai hésité jusqu'à maintenant à apporter ce témoignage qui m'a été transmis puisque je ne connais pas cette langue, mais le Cdt. aurait dit en sortant à l'aufscherin que la mortalité n'était pas tellement élevée. Ceci m'a été traduit immédiatement par la femme médecin polonaise qui était avec moi et qui parlait l'allemand couramment.

Trois ou quatre jours après cette visite, des infirmières allemandes sont venues enlever à notre corps défendant les remèdes que nous avions encore. Ce que nous avons nous permettait de donner aux malades l'impression que nous faisons quelque chose pour eux.

Quelques jours plus tard, les deux médecins et les deux infirmières avons été réunies dans le couloir à l'entrée du revier par l'aufscherin responsable du camp du Jungenslager et là nous avons reçu l'ordre de partir immédiatement pour rejoindre RAVENSBRUCK. Nous avons laissé 40 à 50 malades complètement découragées, n'ayant plus personne pour les soutenir moralement. Nous avons tout abandonné par ordre et nous sommes rentrées à RAVENSBRUCK assez tard le soir.

Dès le lendemain matin, j'ai fait un rapport au Dr. TREITE. Celui-ci m'a dit alors que le revier du Jungenslager, tout comme le Jungenslager, ne dépendait plus de lui et que c'était l'autorité supérieure du camp qui en avait la charge.

C'est tout ce que j'avais à dire sur SUHREN:

Juger :

La justice d'après-guerre contribue à la connaissance de la Shoah et de l'univers concentrationnaire, notamment grâce aux témoignages.

En août 1945, les alliés se sont accordés sur le principe d'un tribunal international militaire. Celui-ci, qui se tient à Nuremberg entre novembre 1945 et octobre 1946, juge trois types de crimes : les crimes contre la paix, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Ces derniers sont alors une innovation juridique importante. Plusieurs autres procès ont lieu dans l'immédiat après-guerre, en Allemagne surtout. De nombreux survivants français y témoignent comme Marie-Claude Vaillant-Couturier.

En France, la justice a aussi procédé à des procès, notamment de responsables (procès de Pétain et de Laval par exemple). Mais deux lois d'amnistie, votées en 1951 et 1953, vident les prisons des collaborateurs. Ce n'est qu'en 1964 qu'une loi déclare imprescriptibles les crimes contre l'humanité. Elle permettra l'organisation ultérieure de grands procès comme ceux de Barbie, Touvier puis Papon.

V/ Août 1945, le premier camp officiel des EIF a lieu sur le Plateau

Durant la guerre, de nombreux enfants furent cachés sur le Plateau par les réseaux de sauvetage des Eclaireurs Israélites de France. Ce mouvement de jeunesse, fondu au sein de l'Union Générale des Israélites de France à partir de décembre 1941 puis officiellement interdit après 1942, œuvre à placer clandestinement de nombreux enfants de toute la France dans des familles du territoire. Des animateurs se réfugient également au hameau de Chaumargeais.

A partir de l'été 1944, au niveau national, les EIF cherchent à retrouver les enfants et (ré)ouvrent des maisons pour les regrouper. En août 1945, le premier camp national officiel peut à nouveau se tenir. C'est le hameau de Chaumargeais, entre Tence et Le Chambon-sur-Lignon, qui est choisi pour accueillir ce rassemblement. Bon nombre de participants, adultes comme enfants, sont des survivants de la Shoah, anciens enfants cachés ou résistants.



© Collection Mémorial de la Shoah



Témoignage de Denise Siekiersky, dit « Colibri », octobre 1990 :

Pendant la guerre, au sein des réseaux de sauvetages juifs, « Colibri » participe au refuge des juifs sur le Plateau et même en Suisse. En août 1945, elle participe au camp national des EIF.

« J'ai beaucoup entendu cet après-midi parler de silence. On a parlé du silence des jeunes théologiens qui pendant trente ans n'ont pas pu ou pas voulu parler. On a parlé aussi du silence de la population du Plateau qui, par discrétion, par modestie ou parce qu'ils pensaient que c'était tout naturel et que ça ne méritait surtout pas de récompense, n'ont pas voulu parler de tout ce qui s'était passé pendant l'époque de l'occupation nazie.

Eh bien, je voudrais ajouter à cela pour en faire peut-être une trilogie, le problème du silence des Juifs... Nous avons été, nous Juifs, tellement traumatisés pendant cette période, qu'on n'était plus capables d'en parler : ça ne voulait pas dire qu'on n'y pensait pas, mais je crois que si on en avait parlé à haute voix pendant un certain nombre de décennies cela nous aurait complètement paralysés et empêchés de faire quoi que ce soit de ce qui restait de nos existences...

Dieu sait si j'ai travaillé sur le Plateau et si j'ai connu beaucoup de personnes et de familles. Eh bien en août 1945, c'est-à-dire exactement un an après la Libération, le mouvement des Eclaireurs Israélites de France dans lequel j'étais cheftaine et même commissaire à l'époque, a organisé un camp national. Je suis venue à ce camp, il y avait différents groupes, je faisais partie d'un séminaire de commissaires qui se tenait dans la maison des Grillons. Quand je suis arrivée, je suis allée de la gare aux Grillons, je ne suis pas sortie des Grillons pendant les quinze jours ou dix-huit jours qu'a duré le séminaire, je ne suis pas descendue une seule fois au village du Chambon, où que ce soit, et quand le séminaire s'est terminé, je suis repartie directement des Grillons à la gare et j'ai quitté le Plateau. J'étais incapable de revoir les lieux, de revoir les gens avec qui j'avais vécu cette époque de la guerre. Il faut comprendre que ce traumatisme était général. Je voudrais simplement que tout le monde comprenne et sache que silence ne veut pas dire oubli et encore moins ingratitude. »

Contact :

Lieu de Mémoire

23 Route du Mazet

43400 Le Chambon-sur-Lignon

04.71.56.56.65 / <https://memoireduchambon.com/>

Service éducatif : floriane.barbier@memorialdelashoah.org, responsable, et
laurence.fillere@ac-clermont.fr, professeur-relais